

Soulèvements : ciné-œil, ciné-poing

Films sur les écrans audiovisuels du Haut-de-jardin

Séances sur grand écran jusqu'au 30 novembre, 17h en salle A

audiovisuel@bnf.fr | 01 53 79 55 50 | blog.bnf.fr/lecteurs | @laBnF



L'exposition *Soulèvements* au Jeu de Paume tente de cartographier les émotions collectives des désordres sociaux. Le Mois du film documentaire à la BnF se propose d'arpenter le territoire des expressions politiques radicales, travaillé par la subjectivité de cinéastes engagés.

Agitation, contestation, désobéissance, insurrection, rébellion, résistance, révolution, soulèvement enfin, sont quelques-unes des bornes d'un espace d'expression radical, dont la rue et son contrôle sont à la fois l'enjeu et son théâtre.

La caméra semble, dès son origine, fascinée par les mouvements de la foule, le spectacle du tribun, les mots et les gestes qui feraient basculer l'Histoire. La conscience du cinéma comme instrument politique de propagande, mais également d'émancipation populaire, commence dès les premiers films soviétiques.

L'image comme outil de mobilisation propre à soulever hier les masses, aujourd'hui l'opinion, trouve avec la télévision et le web, de nouveaux développements toujours plus proliférants.

Les formes contemporaines de contestation diffèrent pourtant des révolutions d'hier dans leur rapport aux images. Souvent rares hier, les images forment, maintenant, un flux instable et brûlant, qui soulève les consciences de manière plus instantanée.

Leur impact est-il pour autant plus grand ? Nous émeuvent-elles davantage ?

Ses images peuvent-elles encore nous soulever ?

Les films présentés varient grandement par leur durée, mais surtout par leurs supports de production (film argentique, vidéo analogique ou numérique), et par leurs moyens de tournage ; beaucoup exploitent, pour partie ou même en intégralité, un matériau filmique préexistant. Si leurs intentions sont elles aussi très hétérogènes, les cinéastes espèrent convaincre, émouvoir, interpeller, en tous les cas faire réfléchir - si ce n'est agir et faire agir - grâce à une écriture documentaire qui travaille le réel de sa singularité.

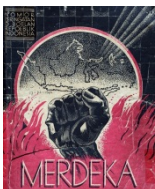
Assiégés, insurgés

Pour montrer les victimes de la guerre, hier comme aujourd'hui, en France comme en Syrie ; pour dénoncer les méfaits de la colonisation et célébrer la décolonisation en marche, les cinéastes s'insurgent. Viscéralement engagé, leur discours mêle indissociablement la raison à l'émotion.



Le six juin à l'aube, de Jean Grémillon (1944, 56 min)

Avec ces « Notes cinématographiques sur le débarquement anglo-américain », prises en 1944 et en 1945, l'auteur de *Remorques* a voulu témoigner de la désolation qui régnait dans sa Normandie natale après les bombardements et la confrontation de plusieurs mois entre forces alliées et armée allemande.



L'Indonésie appelle, de Joris Ivens (1946, 22 min)

Deux semaines seulement après les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, les indépendantistes indonésiens proclament le 17 juin 1945 "Indonesia Merdeka!" (Liberté pour l'Indonésie), pour mettre un terme à la tutelle coloniale. Joris Ivens travaille avec les indépendantistes et des syndicalistes chinois, indiens et australiens pour réaliser le premier film anticolonialiste.



Afrique 50, de René Vautier (1950, 17 min)

En 1950, René Vautier, ancien résistant communiste, réalise son premier film. Chargé par la Ligue de l'enseignement de mettre en valeur la mission éducative de la France dans ses colonies, Vautier détourne la commande et filme la dureté des conditions de travail des ouvriers noirs, réalisant ce qui est considéré comme le premier film anticolonialiste français.



Eau argentée : Syrie autoportrait, d'Ossama Mohammed & Wiam Simav Bedirxan (2014, 1 h 09 min)

En Syrie, des Youtubeurs filment et meurent tous les jours. À Paris, Ossama Mohammed ne peut que filmer le ciel et monter ces images YouTube, guidé par son amour indéfectible de la Syrie. Simav, une jeune cinéaste Kurde de Homs l'a "tchaté" : "Si ta caméra était ici à Homs que filmerais-tu ?"

L'artiste et le peuple

Influencé par les théoriciens et les praticiens soviétiques comme Sergueï Eisenstein ou Dziga Vertov, les cinéastes des années 60 réactivent le cinéma coup de poing.

Les Cinétracts répondent ainsi aux événements de mai 1968 ; Grupo cine liberación appelle à la libération mondiale ; Agnès Varda et Raymond Depardon documentent les soubresauts de la désobéissance civile et de la protestation de rue. Jean-Gabriel Périot enquête sur le front du refus dans l'Allemagne des années de plomb, pour nous montrer à quel point la question de la lutte armée reste de toute actualité.



Au début, d'Artavazd Pelechian (1967, 9 min)

Des explosions, des hommes et des femmes qui fuient, s'affrontent et meurent. Le chaos, la catastrophe. Au début nous plonge dans un bouillon d'images au noir et blanc granuleux. [...] Pas de commentaire narratif dans le film réalisé pour le 50ème anniversaire de la Révolution d'octobre de 1917. Les images non référencées défilent à une vitesse qui les rend presque inintelligible. Se détache le visage de Lénine, en une image figée, parmi les mouvements de révolte du peuple russe. (Claire Dénier)



Cinétracts 1 à 20, anonyme (1968, 43 min)

Les Cinétracts, entreprise collective lancée par les États généraux [du cinéma] à l'initiative de Chris Marker, associent de nombreux protagonistes de l'avant-garde française, qu'ils soient cinéastes, peintres, photographes, acteurs ou techniciens : Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Gorin, Alain Resnais, Philippe Garrel, Jackie Raynal, Jean-Denis Bonan, Gérard Fromanger, Jacques Loiseleux et beaucoup d'autres. (Nicole Brenez)



L'heure des brasiers, Violence et libération de Fernando Solanas & Octavio Getino (1968, 24 min)

Grupo cine liberación construit par l'assemblage et le montage de slogans, de citations ou d'images d'actualité, un film-guerilla d'inspiration guévariste. Dans son dernier segment Violence et libération, les deux auteurs s'appuient notamment sur l'expérience cubaine et vietnamienne, pour appeler à la libération par les armes de tous les opprimés de la terre.



Loin du Vietnam, Camera eye de Jean-Luc Godard (1967, 11 min)

Jean-Luc Godard expose le cas de conscience du cinéaste en s'interrogeant sur l'acte de filmer. Godard, cinéaste empêché, tenu éloigné du théâtre des opérations, se demande comment filmer et que filmer.



Black panthers, d'Agnès Varda (1968, 30 min)

Film tourné à Oakland en Californie au cours des manifestations pendant le procès de Huey Newton – le co-fondateur du "Black panther party for self defense". Au temps où les "panthères" défendaient un programme, entraînaient leurs troupes, organisaient de spectaculaires rassemblements politiques ; au temps où elles inquiétaient tout le pays.



Jan Palach, de Raymond Depardon (1969, 10 min)

Le 16 janvier 1969, Jan Palach s'immole par le feu sur la place Venceslas, à Prague pour protester contre l'invasion de la Tchécoslovaquie en août 1968. Raymond Depardon filme la minute de silence et la cérémonie en hommage au jeune tchèque immolé.



Une jeunesse allemande, de Jean-Gabriel Périot (2015, 1 h 37 min)

Comment Meinhof, Baader, Meins, Henssler et Mahler, jeunes intellectuels allemands nés dans les années 1940, en sont-ils arrivés à poser des bombes au nom de la Fraction armée rouge (RAF) ? Comment une démocratie a-t-elle généré des "ennemis de la démocratie", selon Helmut Kohl ? Se tenant à des archives visuelles et sonores, Jean-Gabriel Périot retrace à la fois l'histoire d'une radicalisation et sa réception dans les médias. (Charlotte Garson)

La Révolution ne sera pas télévisée

Les médias jouent toujours un rôle nodal dans la représentation des soulèvements. Le contrôle des opérateurs publics de radio et de télévision reste un enjeu symbolique en temps de crise politique, en Roumanie en 1989, en Russie en 1991 et pourtant.

Les images « citoyennes » prolifèrent grâce à l'extraordinaire diffusion des machines filmantes de poche. Horizontales et versatiles, elles trouvent malgré la censure, leur chemin sur le web, comme en Iran en 2009.



Vidéogrammes d'une révolution, d'Harun Farocki & Andrej Ujica (1992, 1 h 47 min)

Harun Farocki analyse la Révolution roumaine de décembre 1989 à partir des archives filmées. Les manifestants avaient investi la station de télévision de Bucarest et diffusé des images en continu pendant 120 heures. Entre le 21 décembre, date du dernier discours de Ceaușescu, et le 26 décembre, premières images de son procès, des caméras ont enregistré tous les événements sans exception.



The event, de Sergueï Loznitsa (2015, 1 h 14 min)

En août 1991, le putsch raté de la ligne dure du parti communiste contre Gorbatchev précipite la chute de l'URSS. De cet ébranlement fatal du régime soviétique, Sergueï Loznitsa se fait sans voix off le chroniqueur inactuel dans une puissante fresque en found footage. (Alice Leroy)



Fragments d'une révolution, anonyme (2011, 55 min)

Iran, 12 juin 2009. Dénonçant une "fraude massive" aux élections présidentielles, des centaines de milliers d'Iraniens descendent dans la rue pour exprimer leur mécontentement. Alors que les journalistes locaux ont été muselés et les journalistes étrangers expulsés du pays, ces affrontements violents ont été visibles dans le monde entier grâce aux images amateurs filmées par des manifestants anonymes.

Occupations

Nulle part ailleurs sans doute, la Palestine ne cristallise autant les tensions autour de l'occupation dynamique d'un territoire disputé. L'image joue ici un rôle perturbateur, soulignant l'engagement physique du cinéaste, et l'instabilité d'un processus à la légalité toujours contestable.

Un espace au centre de la ville comme la place Tahrir en Égypte, ou au contraire en périphérie comme la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, peut devenir le laboratoire d'une expérience sociale et utopique.



Pour un seul de mes deux yeux, d'Avi Mograbi (2005, 1 h 40 min)

Les mythes de Samson et de Massada enseignent aux jeunes générations israéliennes que la mort est préférable à la soumission. Alors que la seconde Intifada bat son plein, les Palestiniens subissent quotidiennement les humiliations de l'armée israélienne. Exténuée, cette population, comme hier les Hébreux face aux Romains ou Samson face aux Philistins, crie sa colère et son désespoir.



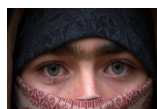
Cinq caméras brisées, de Emad Burnat & Guy Davidi (2011, 1 h 30 min)

Emad Burnat, paysan de Bil'in, comme il se décrit lui-même, en Cisjordanie, s'est acheté une caméra à la naissance de son 4ème fils, Jibril. À cette même époque, en 2005, des géomètres font irruption dans les oliveraies du village. Ils préparent la construction d'une gigantesque barrière censée bloquer l'infiltration de terroristes en Israël.



Tahrir, place de la Libération, de Stefano Savona (2011, 1 h 32 min)

Le Caire, février 2011. Place Tahrir, de jeunes Égyptiens font la révolution. Ils occupent la place jour et nuit, ils parlent, crient, chantent avec d'autres milliers d'Égyptiens tout ce qu'ils n'ont pu dire à haute voix jusque-là. Sur la place, on résiste, on apprend à discuter et à lancer des pierres, à inventer des slogans et à soigner les blessés, à défier l'armée et à préserver le territoire conquis : un espace de liberté où l'on s'enivre de mots.



Le dernier continent, de Vincent Lapize (2015, 1 h 17 min)

Vincent Lapize porte un regard subjectif sur l'expérience politique vécue par les opposants au projet de l'Aéroport Grand-Ouest sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. La ZAD, c'est 2000 hectares de forêts et de prairies appelés "Zone à défendre" par ceux qui y vivent, et "Zone d'aménagement différé" par l'État et les promoteurs. Plusieurs centaines de personnes y partagent leur quotidien et luttent ensemble "contre l'aéroport et son monde".



En 1923, Dziga Vertov publie dans la revue LEF, son manifeste pour un Ciné-œil (Kinoglaz), dont voici les premières stances : « Je suis un œil. Un œil mécanique. Moi, c'est-à-dire la machine, je suis la machine qui vous montre le monde comme elle seule peut le voir. Désormais je serai libéré de l'immobilité humaine. Je suis en perpétuel en mouvement. »

Proche du Kinoglaz au moment où il réalise *La grève*, Sergueï Eisenstein répond l'année suivante à Vertov : « Nous ne devons pas contempler, mais agir. Ce n'est pas un Ciné-œil qu'il nous faut, mais un Ciné-poing. Le cinéma soviétique doit fendre les crânes ! »

Leurs films sont aussi consultables sur les écrans audiovisuels du Haut-de-jardin.

Programmation et coordination : Julien Farenc

Crédits photographiques : Gilles Caron, Manifestations anticatholiques à Londonderry, 1969 © Gilles Caron - Fondation Gilles Caron - Gamma Rapho, captures d'écran et visuels d'accompagnement

Sauf mention contraire, les auteurs des synopsis sont les producteurs ou les distributeurs des films.

Remerciements : Atoms & void, Cinematek, Galerie nationale du Jeu de Paume

Films sur les écrans audiovisuels du Haut-de-jardin

Séances sur grand écran jusqu'au 30 novembre, 17h en salle A

audiovisuel@bnf.fr | [01 53 79 55 50](tel:0153795550) | blog.bnf.fr/lecteurs | [@laBnF](https://twitter.com/laBnF)

{ BnF | Bibliothèque
nationale de France
JEU DE PAUME

